

**SEMIOTIQUE DE L'ÎLE DANS LE ROMAN DE M. TOURNIER
«VENDREDI OU LES LIMBES DU PACIFIQUE»**

Médéa KINTSOURACHVILI,

docteur ès lettres, enseignante-chercheur,
Université d'État «Ivané Djavakhichvili», Tbilissi, Géorgie;

Maïa BENIDZE,

doctorante,
Université d'État «Ivané Djavakhichvili», Tbilissi, Géorgie

Abstract

The analysis of the island in Mr. Tournier's novel "Friday or the limbo of the Pacific" in semiotic terms, refers essentially to R. Barthes' theory of punctum and the theory of praxis, applying its basic principles for the operation of the island as a sign. We made comparison of the island with the punctum as defined by R. Barthes and we develop an alternative hypothesis which logically leads us to talk this time of the island in the context of praxis. Moreover, it is called the second part of the semiotic symbol of the island which is built around the possible match between Ile/Praxis. Thus, Tournier's Robinson transforming the island, is transforming himself and is getting conscious of his identity, his freedom, and his moral, religion, his metaphysical essence.

Rezumat

Din perspectivă semiotică, analiza insulei din romanul lui M. Tournier „Vinerea sau valurile Pacificului” poate fi efectuată în termenii teoriei lui R. Barthes despre punctum și praxis, cu condiția ca insula să fie luată drept semn.

Il existe des textes, des thèmes universels connus à la grande majorité des lecteurs que nous appelons les textes «forts». Tel est le mythe littéraire de Robinson réécrit par M. Tournier dans son roman «Vendredi ou les limbes du Pacifique».

Dans notre article nous aborderons la question concernant le rôle de l'île dans l'évolution psychologique de Robinson.

Pourquoi l'île présente un intérêt particulier pour nous? Car, à notre avis, c'est l'île autour de laquelle s'articulent toutes les instances narratives du roman.

Sur le plan global, l'île comme signe sémiotique représente l'espace possédé, protégé, clos sur lui-même, qui peut avoir plusieurs signifiés en tant que tel. Elle devient souvent le synonyme de consécration ou même de la déconstruction, qui se lie avec la question de l'absence de l'autrui.

En traitant la question de l'île en tant qu'un signe mythique, on quitte le champ d'analyse interprétative en faveur de l'analyse plutôt sémiotique de l'invariant de l'île. On essaie de montrer une mythologie de l'île (qui lui est consubstantielle en littérature), de son «occupation», de son appropriation dans la logique de *L'île ou le punctum / L'île ou la praxis*.

Les relations Robinson/Île sont régies par trois phases-clé du séjour de Robinson sur l'île, ce qui va nous permettre de mieux identifier et d'interpréter ce qu'on peut appeler la sémiotique, ou le symbole de l'île¹. Alors, ces trois phases peuvent être réduites à:

(1) l'arrivée de Robinson dans l'île;

(2) l'appropriation de l'île;

(3) la redécouverte d'une autre île.

Pour analyser l'île sous un angle sémiotique, on se réfère essentiellement à la théorie du *punctum* de R. Barthes et à sa théorie de la *praxis*, en appliquant ses principes de base au fonctionnement de l'île en tant qu'un signe. Afin d'être plus ou moins exhaustif, on va également essayer de recourir à l'analyse comparative, en prenant comme exemple le tableau de Van Eyck et de Bruegel où les particularités du fonctionnement du *punctum* sont bien repérables. R. Barthes en parlant du *punctum*, parle plutôt de son effet optique: «ce n'est pas moi qui vais le chercher, (...) c'est lui qui part de la scène, comme une flèche, et vient me percer. (...) je l'appellerai donc *punctum*; car *punctum*, c'est aussi: piqûre, petit trou, petite tache, petite coupure»².

¹Racault, 2009, p. 104-105.

²Barthes, 1978.

Ayant un effet optique, le punctum est un point, qui «aimante» immédiatement le regard de celui qui le perçoit. Au niveau de la technique de la représentation, l'île, elle-même, a le même effet visuel. Tout en étant une petite tache, elle touche à la peinture. Ainsi, interprétant l'île comme le détail en peinture, il nous paraît intéressant de comparer cet effet visuel de l'île, qu'on lui attribue, avec des tableaux, où l'île comme dimension géographique joue un rôle important. Si l'on regarde le tableau de Van Eyck «La Vierge du Chancelier Rolin», le regard se concentre sur la petite île au milieu du fleuve. Cette île signale le centre géométrique de la composition comme un îlot bleuâtre signale le centre géométrique de la «Joconde» de Léonard de Vinci ou celui de la «Chute d'Icare» de Bruegel:



«La Chute d'Icare» de P. Brueghel



«La Vierge du Chancelier Rolin» de V. Eyck

Alors, on voit bien que les éléments, voire les détails du punctum de Barthes y sont bien présents, ce qui produit un effet optique très fort: «elle m'anime autant que je l'anime. Je mets de l'existence dans cette île, et non de la représentation».³

Alors, les correspondances sont bien repérables avec l'île de Robinson, qui comme un élément central dans le roman de Tournier, du point de vue narratif ou du point de vue structural, produit le même effet sur le protagoniste que les tableaux ci-dessus sur le spectateur. C'est l'image de l'île en tant que femme ou épouse, qui devient une partie inséparable, une particule de la structure même du personnage en formant l'unité avec lui.

Comme on l'a trop souvent dit, l'île est ce lieu rêvé parce qu'il est clos; il s'apparente au jardin d'Eden. On la conçoit comme un lieu circulaire: une forme pure et close, un symbole de l'éternité et de l'auto-suffisance. Or, l'île correspond à cet impératif. Pierre Jourde écrit dans ce sens: «L'île idéale n'a pas de parties. En revanche, on la dessinerait volontiers par un cercle ou mieux, par un point»⁴. Dans cette logique, l'île de Robinson n'est rien d'autre qu'un lieu suspendu dans le temps et l'espace. Il se présente au protagoniste justement comme un microcosmos d'où il n'y a pas d'issue. C'est sous cet effet de punctum que Robinson reste dans l'île-cercle et refuse de revenir parmi les gens. Du coup, nous voyons en quoi l'île est un microcosmos, un reflet, un lieu de re-création, de fondation ou de développement du macrocosmos que sont le continent et le reste du monde⁵.

L'île en peinture est un détail qui doit être découpé de la toile avant être apprécié par le spectateur: «De la fascination, le spectateur peut passer au désir, finalement, de découper l'œuvre».⁶ Alors, on retrouve encore l'une des caractéristiques du punctum selon Barthes: «un effet de déchirure intérieure – qui ici mènerait à la déchirure (découpage) de la toile regardée. L'île représentée incarne le désir de rendre île (isoler, couper du monde, ou du reste de la toile) tout détail aimé par celui qui regarde...»⁷

³Barthes, 1978.

⁴Jourde, 1993.

⁵Nora, 2003.

⁶Arasse, 1996.

⁷Barthes, 1978.

Si l'on essaie de mettre en parallèle cette définition du punctum barthésien avec le signe de l'île, on peut constater que comme le punctum, l'île regardée est vécue comme une évidence, «constituant elle-même une découpe au sein d'un processus de représentation». Ainsi, l'île apparaît comme le paradigme de l'espace clos, donc du lieu de délice; le paradigme du lieu que l'on aimerait habiter; et comme l'emblème, en termes d'objet représenté, du détail en peinture.

On retrouve ici deux paradigmes: (1) l'île en tant qu'objet réel représente pour nous le lieu d'habitation, parce qu'elle se présente comme *une découpe du monde*; (2) le détail sur *la découpe de cette découpe*, voire la découpe que le peintre opère dans son tableau. C'est justement par cette caractéristique que l'objet «île» et son expression devient un motif littéraire par excellence, comme c'est le cas de «Robinson Crusoé» de D. Defoe ou celui de M. Tournier avec «Vendredi ou les limbes du Pacifique».⁸

Alors, si l'on fait cette comparaison de l'île avec le punctum comme le définit R. Barthes, on pourrait dans le même ordre d'idées, développer une autre hypothèse qui logiquement nous conduit à parler cette fois-ci de l'île dans le contexte de la *praxis*. D'ailleurs, on peut ainsi parler du deuxième volet sémiotique du symbole de l'île qui se construit autour de la correspondance possible entre *Île/Praxis*. Compte tenu de la définition générale du mot «praxis» (dans les sciences humaines «praxis» désigne spécifiquement les activités codifiées, la manière générique de penser la transformation du milieu naturel et des rapports sociaux), notre étude pourrait être portée sur le rôle de l'île en tant qu'un signe modificateur, étant donné que la transformation est en général un concept de base du terme «praxis».

Avant d'aborder cette question plus en détail, il est important de remarquer que l'île, en tant qu'objet littéraire, peut être conçue comme un signe vide (de ce point de vue, ce n'est pas par hasard que le navire qui fait naufrage dans «Vendredi ou les limbes du Pacifique» de Tournier s'appelle «La Virginie»). Donc, on ne parle pas d'une île déjà habitée, organisée, exploitée rationnellement, complètement civilisée. Il ne s'agit que d'une île, d'une terre détachée du continent, comme une sorte d'annexe, rien de plus.

Avec Robinson, l'île passe de la terre stérile à la terre exploitée, au territoire administré, au royaume ou Etat de droit (le Robinson de Tournier se proclame «gouverneur de Speranza» et rédige une «charte»). Mais ce qui est intéressant c'est que cette transformation du signe porte un caractère interactif: on peut parler de la double transformation, de la double praxis. L'île et Robinson, deux signes divergents qui fonctionnent au sein de la même structure, agissent l'un sur l'autre en se modifiant réciproquement. Ainsi, d'une part c'est Robinson qui transforme l'île et de l'autre c'est l'île, elle-même, qui est le principal déclencheur de la métamorphose de Robinson. En transformant son environnement, Robinson se transforme lui-même et prend conscience de son identité, de sa liberté, et produit du sens (moral, religieux, métaphysique). Donc, ses découvertes, ses réalisations assez invariables aboutissent à un double mouvement et résultat: Robinson façonne son île et l'île façonne Robinson. Valéry écrit à ce propos: «Robinson finit par avoir fait son île et finit par se faire lui-même»⁹.

En guise de conclusion, on peut constater que le sujet de l'île tout en étant un sujet-clé de tous les Robinsonnades, laisse un vaste champ d'analyse et de réflexions. La problématique de l'île peut être schématisée sous forme d'une matrice thématique qui implique toute une série de questions qui ont une importance primordiale et qui accompagnent naturellement l'analyse du sujet de l'île. Parmi ces questions - le problème de la solitude comme résultat du rétrécissement du champ de conscience. Ce problème se lie logiquement avec celui de l'absence de l'Autrui.

⁸Nora, 2003.

⁹Valéry, 1962, p. 41.

Références

ARASSE, D. *Le détail*. Paris: Champs Flammarion, 1996 [Arasse, 1996].

BARTHES, R. *Rhétorique de l'image*. Paris: Seuil, 1978 [Barthes, 1978].

BOULOUMIE, A. *Vendredi ou les limbes du Pacifique de Michel Tournier*. Paris: Gallimard, 1991 [Bouloumie, 1991].

BOULOUMIE, A. *Michel Tournier: le roman mythologique*. Paris: José Corti, 1988 [Bouloumie, 1988].

JOURDE, P. *Cythères mortes // Îles des merveilles, image, miroir, mythe*. Colloque de Cerisy. Paris: Harmattan, 1993 [Jourde, 1993].

NORA, Ph. *Du spirituel dans l'île. Tracés // Revue de Sciences humaines*. N° 3. L'île. Juillet 2003 [Nora, 2003].

RACAULT, J.-C. *Robinson ou le paradoxe de l'île déserte // Robinson*, 2009. P. 104-105 [Racault, 2009].

VALÉRY, P. *Robinson // Histoires brisées. Œuvres II*. Paris: Gallimard, 1962 [Valéry, 1962].

Textes

TOURNIER, M. *Vendredi ou les limbes du Pacifique*. Paris: Folio, 1972.